

NICK TOSCHES

la part du diable

A un journaliste qui lui demandait un jour s'il préférerait écrire à la main ou sur un ordinateur, Tosches répondit qu'il lui arrivait très souvent d'écrire à la main. Il ajoutait : « C'était assez bien du temps de Shakespeare, alors pourquoi pas pour Nick Tosches ? » La modestie ne l'a jamais étouffé. Les très nietschchéen « Why I am great » titrant l'un de ses textes en témoignent. Mais pourquoi pas ? Après tout, l'histoire de la littérature américaine ressemble par bien des aspects à un concours de bites mâtiné d'un match de boxe. Qui a la plus grosse ? qui cogne le plus fort ? qui est le meilleur ? Hawthorne *vs* Melville, Hemingway *vs* Faulkner, Updike *vs* Mailer... Si parmi la « Beat Generation », Kerouac se mesura à Burroughs aussi sûrement que le « Nouveau Journalisme » entérina plus tard le combat Tom Wolfe/Hunter S. Thompson, *quid* de la critique rock et qui opposer dans la bravoure à Nick Tosches ? Greil Marcus ? Lester Bangs ? La question est mal posée car Tosches balaie un spectre thématique infiniment plus vaste que ses deux copains et il a montré en plus de vingt-cinq ans qu'il pouvait empoigner tous les genres : poésie, enquêtes, essais, romans, biographies. Pourtant, aimantée par les cercles de l'Enfer, cette œuvre ne cesse de tourner autour de deux ou trois obsessions cruciales que ni l'apparente diversité des ouvrages ni l'itinéraire de son auteur ne sauraient abolir. La Lumière et l'Ombre. Le Succès et l'Échec. L'Ascension et la Chute. Autant d'attributs ontologiques (voire bibliques) du « héros ». Autant de foutaises cimentées par le Vice, à savoir par le Diable *himself*. Gageons que cet Américain d'origine italo-albanaise né à Newark en 1949, qui travaillait dès

l'âge de quatorze ans dans le bar de son père et dont la radio déversait déjà la soupe des Bee Gees, fut à bonne école. Et cohérente : fréquentation précoce de la mafia, autodidaxie sauvage, voyouterie en sautoir... Sans doute n'en fallait-il pas davantage pour féconder cette passion jamais démentie pour les jeux brillants et dangereux de l'ombre, les codes de l'honneur, le machisme versant rock ou pègre, les filiations troubles et l'amertume que laisse à la bouche le goût du fruit défendu.

Si Tosches s'est toujours complu à entretenir sa propre légende de branleur vénal et de *menefreghista* (terme qu'il appliquera plus tard à Dean Martin et désignant un « type qui n'en a rien à foutre ») son premier texte publié à vingt ans – une interview du poète Ed Sanders – ainsi que sa passion jamais démentie pour la poésie de l'Antiquité dénotent une sensibilité rare. La découverte en 1965 du *Satisfaction* des Rolling Stones et de *Last exit to Brooklyn* d'Hubert Selby Jr. ont beau avoir marqué sa mémoire au fer rouge, Tosches ne manque pas pour autant de célébrer la poésie du *Highway 61 revisited* de Dylan. Quant aux poèmes, il ne cessera jamais d'en écrire et d'en publier.

Cela étant, débutant sa carrière au milieu des années 70 comme journaliste pigiste dans le biotope déjanté de la presse rock, c'est à *Rolling Stone* et *Creem* qu'il va forger sa méthode, son ton, son style. Qu'il interroge Muddy Waters ou Patti Smith, délire sur Alice Cooper ou Blondie, on trouve déjà chez lui ce swing désinvolte de la prose, ce goût maniaque du détail, cette insolence d'airain pimentée d'un vocabulaire de caniveau que sa première trilogie rock portera à l'incandescence.

Publiée entre 1977 et 1984,



R. HODGKIN/LES INFOCOURTÈS

celle-ci se compose de deux guirlandes vivaces autour d'un cœur flamboyant.

La première, *Country* (1977) se penche sur « les racines tordues du rock'n'roll » et les subtilités généalogiques d'un genre salace et méprisé. Sous les dehors d'un inventaire fourraque de « stars de la country à moitié oubliées, de chanteurs de honky-tonk fanés, de rockabillys obscurs et de musiciens noirs de la vieille génération » obsédés par le sexe et le whisky, Tosches déploie une érudition étourdissante dans laquelle rondelles scabreuses et labels obscurs copulent avec l'étymologie des mots *juke*, *tonk*, *rock'n'roll*, l'histoire du yodel ou encore le mythe d'Orphée revus par Virgile et Boèce à l'origine de la chanson « Black Jack David » enregistrée par Warren Smith en 1956.

La seconde, *Héros oubliés du Rock'n'roll* (1984), raconte en plus de vingt-cinq notices biographiques aussi vicelardes qu'empathiques comment musiciens noirs et blancs ont engendré à travers les noces impures du jazz, du

rythm' blues, de la country et du hillbilly, ce bâtard nommé rock'n'roll. Entre les deux, Tosches publie son premier chef-d'œuvre, *Hellfire* (1982, vient de paraître aux éd. Allia), biographie mimétiquement faulknérienne et biblique de Jerry Lee Lewis. Sur fond de prohibition et d'inceste, de prédications pentecôtistes et de Deep South façon *Palmiers sauvages*, Tosches narre la vie folle du « Killer », comment ce dernier eut la révélation de la « musique du Diable », ses premières virées en cachette dans les bastringues noirs, la mise à feu du grand rock'n'roll blanc – *Whole lotta shakin' goin'on* et *Great balls of fire* en tête – sans oublier bien sûr ses quatre mariages furieux et sa descente aux enfers crépitante de coups de sang, de poker et de feu. Si la country était la musique de la culpabilité, le rock est celle du péché dont le flamboyant Jerry Lee ne s'est pas dépêtré. « J'entraîne le public en enfer avec moi » disait-il. On imagine que Satan fut content de lui.

Si ces trois livres forment un bloc, c'est d'abord parce qu'on y

trouve la même pulsion obsessionnelle, ce « besoin compulsif de traquer la racine la plus ténue du moindre détail » qui permet de rétablir la vérité tremblante des origines et des influences et de comprendre pourquoi l'essence du rock est le pillage. Ensuite, c'est parce qu'ils démontrent magistralement la grande idée que Tosches ne cesse de marteler jusqu'à plus soif comme un bon vieux boogie-woogie des familles : à savoir qu'« idiotie sublime, le rock était déjà mort dès ses premiers grands succès commerciaux en 1954, et qu'à cet égard son véritable chantre n'est pas Elvis-le-fossoyeur mais un splendide sauvage nommé Jerry Lee Lewis marchant lui-même sur les brisées de Big Joe Turner, Stick Mc Ghee, Jackie Brenston, Roy Brown, etc. Enfin, et parce que Tosches ne dissocie pas l'histoire de ces généalogies alambiquées de celle de l'industrie du disque, ces trois bouquins tortueux illustrent comment l'épopée du rock décuple sans cesse la création et le succès, l'invention et le pognon.

Les dix années suivantes révèlent chez Tosches de nouvelles ambitions littéraires mais l'inflexion thématique de son œuvre n'est qu'apparente. Délaisant temporairement la musique pour traiter de la pègre et de son intrication dans une société américaine totalement confondue avec l'industrie du divertissement, ses quatre livres suivants n'en demeurent pas moins irradiés par les thèmes du Mal et du dieu Dollar déjà esquissés. Si *Power on Earth* (1986) raconte l'itinéraire énigmatique du financier sicilien Michele Sindona, mafieux notoire surnommé « le banquier du pape » que Tosches a réussi à approcher et rencontrer dans sa prison, c'est avec *Cut Numbers* (1988) qu'il opère sa première percée fictionnelle dans l'univers de la pègre. Nourri d'une veine autobiographique où planent les fantômes de ses grands-oncles paternels et la nostalgie des traditions de la mafia italienne influencée par Mario



BIBLIOGRAPHIE

- *Country, les racines tordues du rock'n'roll* (Country), éd. Allia 2000.
- *Hellfire*, éd. Allia, 2001.
- *Héros oubliés du rock'n'roll, les années sauvages avant Elvis* (Forgotten heroes of rock'n'roll), éd. Allia, 2000.
- *Power on Earth*, 1986 (non traduit).
- *La religion des ratés* (Cut Numbers), éd. Gallimard, Série Noire n°2437, 1996.
- *Dino, la belle vie dans la salle industrie du rêve* (Dino), éd. Rivages/Ecrits noirs, 2001.
- *Trinités* (Trinities), éd. Gallimard, 1996, repris en Folio Policier n°175, 2001.
- *The Nick Tosches reader* (non traduit), 2000.
- *The Devil and Sonny Liston* (non traduit), 2000.
- *Where dead voices gather* (non traduit), 2001.
- *Confessions d'un chasseur d'opium*, éd. Allia, 2001.